



Joséphine

BAKER,
notre agent à
L'HAÏTIANNE

On savait que la célèbre meneuse de revue s'était engagée dans les services secrets de la France libre durant la guerre.

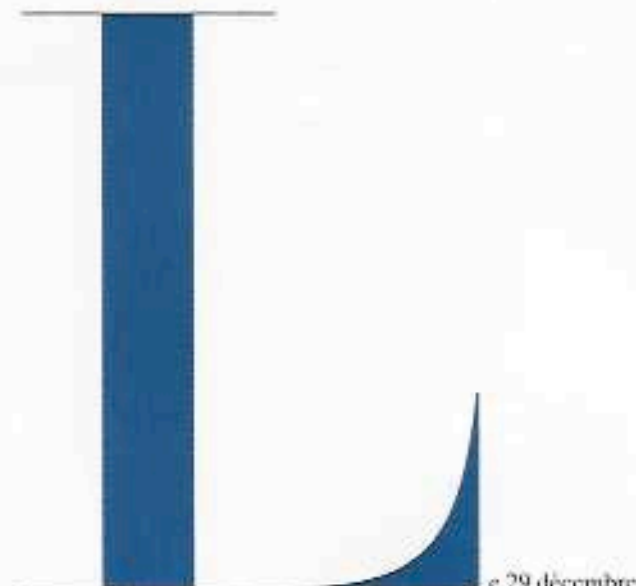
Mais que faisait-elle à Cuba en janvier 1966, lors du rassemblement des grands révolutionnaires du Tiers-Monde?

ROGER FALIGOT dévoile les raisons secrètes de ce mystérieux voyage chez Fidel Castro.

MISSION SPÉCIALE

À gauche, discours de Fidel Castro en 1961. Cliquez sur le portrait de Josephine Baker dans son uniforme des Forces françaises libres au titre de l'Armée de l'air, 1944.





Le 29 décembre 1965, à l'aéroport de La Havane, une foule d'admirateurs accueille Joséphine Baker à sa descente d'avion. « Bienvenido Josefina », « Viva la bananera ! » (Vive la bananière) lancent les badauds. Leurs vivats n'obéissent à aucune consigne du pouvoir castriste : longtemps avant la révolution, la Vénus d'ébène était déjà une star à Cuba. Elle n'a plus 20 ans, comme lorsqu'elle dansait sur des rythmes africains dans la Revue nègre à Paris, en 1925, une ceinture de bananes lactées autour de la taille ; mais sa carrière exceptionnelle de chanteuse afro-américaine naturalisée française (en 1937) a fait d'elle une des femmes les plus célèbres de la planète – à l'instar de Jackie Kennedy, Brigitte Bardot ou Valentina Terechkova, la première femme cosmonaute. Joséphine ne danse plus le charleston, mais elle vient encore de triompher à Paris lors d'un récent tour de chant, qui s'est terminé comme toujours sur ces vers : « J'ai deux amours / Mon pays et Paris... »

De tous les voyages qu'elle a effectués depuis quarante ans qu'elle chante autour du monde, celui qui la mène à Cuba est le plus mystérieux. Ses proches ont cherché en vain à l'en dissuader. Persuadés qu'il ternirait l'image de l'artiste, ils feront tout pour qu'il reste discret. Aussi l'épisode est-il à peine mentionné dans les biographies qui lui sont consacrées. La raison à cela : Joséphine Baker était l'invitée spéciale de Fidel Castro. Et elle venait illuminer de sa présence une entreprise très particulière : la création, quelques jours plus tard, de la Tricontinentale, une organisation rassemblant les mouvements de décolonisation du Tiers-Monde et les groupes révolutionnaires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. Ses concepteurs ont des noms prestigieux, qu'on les adule ou qu'on les déteste : Che Guevara, Mehdi Ben Barka, Ahmed Ben Bella, Amílcar Cabral, Fidel Castro. Ce dernier rêve de former un mouvement radical et de placer Cuba en dehors de l'orbite soviétique ou de l'influence chinoise.

À Paris, le général de Gaulle s'intéresse à ce projet. Début 1966, le chef d'État français veut aider le président Hồ Chí Minh à négocier avec son homologue américain Lyndon Johnson une issue honorable à la guerre du Vietnam. De même, il envisage de faire sortir la France de l'OTAN. Son intérêt pour la Tricontinentale a une autre origine, plus sinistre : deux mois plus tôt, son principal organisateur, l'opposant marocain Ben Barka a été enlevé en plein Paris, le 29 octobre 1965, la veille

d'une rencontre prévue à l'Élysée. Ce complot, qui rejaillit sur le fondateur de la V^e République, met en évidence un étrange attelage de barbouzes marocains, de policiers français véreux et d'agents manipulateurs américains.

L'ŒIL DU GÉNÉRAL ?

Joséphine Baker, jadis agent secret de la France libre, aurait-elle repris du service pour le général ? Durant la guerre, elle a non seulement refusé de chanter pour l'Occupant (elle vouera une haine tenace à Maurice Chevalier, qui n'a pas fait le même choix) mais payé de sa personne dans la Résistance. Un aviateur de ses amis, Jacques Abtey, membre du 2^e Bureau, l'avait introduite auprès d'un service de renseignement. Sa première mission consista à transporter jusqu'à Lisbonne, où elle donnait un gala, une liste d'espions nazis qu'elle livra à des agents britanniques – le microfilm était caché dans son soutien-gorge. Par la suite, elle en accomplit d'autres en Espagne et au Maroc en compagnie d'Abtey, présenté comme son impresario, ou en glanant des informations auprès de son ami l'ambassadeur du Japon à Paris. En marge d'un récital au Caire, Joséphine Baker avait même tenté d'obtenir le soutien du roi Farouk à la France libre. Homologuée comme membre des Forces françaises libres au titre de l'armée de l'air, elle poursuivit jusqu'en mai 1945 des tournées auprès des garnisons et après avoir été décorée de la médaille de la Résistance, elle reçut les félicitations de Charles de Gaulle pour ses actions clandestines.

LE FBI DE JOHN EDGAR HOOVER a fait constituer un énorme dossier sur Joséphine Baker.

De là à penser que, vingt ans après, la chanteuse serait « l'œil du général » à La Havane, il n'y a qu'un pas. Les services secrets américains ne sont pas loin de le franchir. Le FBI de John Edgar Hoover a fait constituer un énorme dossier sur la chanteuse, également connue pour son militantisme en faveur des droits des Afro-Américains. Les premières lignes du document sont les suivantes : « Top Secret – Objet : rassembler les informations du Bureau [le FBI] concernant la chanteuse et artiste de music-hall nègre Joséphine Baker, présentement à Cuba pour la conférence dite Tricontinentale. Baker est une danseuse, citoyenne expatriée des États-Unis, qui a établi résidence en France. Par le passé, elle a été pro-communiste dans ses déclarations et a publiquement dénoncé les États-Unis en



COUP D'ÉCLAT

En février 1953, Joséphine Baker participe à une grève devant une radio de La Havane. Ses engagements contre le régime de Batista lui coûtent l'annulation de ses spectacles à Cuba à l'American Theatre.

française, croix de guerre 1939-1945 et insignes de la France libre agrafés sur la poitrine.

Le contre-espionnage cubain aussi a des doutes. Et si la chanteuse était en mission spéciale sur l'île ? Dès son arrivée, elle fait savoir qu'elle est porteuse d'un message pour Castro. En fait, la raison principale de sa venue est aussi étrangère à la diplomatie parallèle qu'au show-business. C'est plutôt son combat contre le racisme qui a inspiré son étape dans les Caraïbes. Depuis plusieurs années, Joséphine Baker héberge et protège dans son château des Milandes, dans le Périgord, treize enfants de toutes les couleurs qu'elle a adoptés : « ma tribu arc-en-ciel », aime-t-elle à dire. Alors, quand le Líder Máximo lui a adressé une invitation par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Cuba en France, Antonio Carrillo Carreras, elle a répondu avec enthousiasme : « Ma visite aura pour but d'attirer l'attention du monde

de nombreuses occasions... » Il est vrai qu'en août 1963, elle se trouvait au côté de Martin Luther King lors de la manifestation monstre de Washington ; elle prononça un discours juste avant celui du pasteur noir : « I Have a Dream », vêtue d'un uniforme de l'armée de l'air

entier sur le fait que vous approuvez mon idéal, dont mes enfants sont le vivant symbole. Au cas où vous le désireriez, je serais disposée à donner dans votre pays une ou plusieurs représentations au profit de vos œuvres philanthropiques nationales. Votre humble sœur, Joséphine. » L'entendre chanter ? Pour sûr que Fidel en a envie. Le révolutionnaire cubain a rencontré la vedette du music-hall quinze ans plus tôt dans des conditions extraordinaires qu'il n'a jamais oubliées. De là date l'histoire d'amour de Joséphine Baker pour Cuba.

ARRÊTÉE ET RUDDYÉE PAR LES SBIRS DE BATISTA

Aujourd'hui encore, dans son petit appartement de la banlieue parisienne, Ginette Renaudin, l'habilleuse et amie intime des années 1950, se souvient : « J'étais avec Joséphine lors de sa tournée au Mexique, en Argentine et à Cuba. Elle a remporté un succès extraordinaire – en particulier à La Havane, où s'est même créé un club d'admirateurs... » En effet, « la Baker », comme on la surnomme à la façon des grandes cantatrices, a puisé dès le début de sa carrière dans l'inspiration afro-cubaine. Dès 1931, le poète cubain d'origine bretonne Alejo Carpentier a écrit un article au sujet



» de l'influence des rumbas cubaines sur les tours de chant de Joséphine Baker. Vingt ans plus tard, elle se retrouve à Cuba, en 1950 puis en janvier 1951, à la suite de ses tournées en Amérique latine. À l'époque, grâce notamment au trompettiste et chef d'orchestre Tony Taño, son répertoire s'est considérablement infléchi au rythme du mambo et du cha-cha-cha.

En janvier 1952, alors qu'elle revient à La Havane, se produit un incident qui la meurtrit. Elle a prévu de descendre près du Malecón – le front de mer – à l'Hotel Nacional, qui appartient au mafioso Lucky Luciano. Quand la direction découvre qu'elle est noire, elle s'excuse lamentablement : « Désolé, M^{me} Baker, mais nous nous sommes trompés, nous n'avons plus de chambre libre. » Deux mois plus tard, quand Fulgencio Batista s'empare du pouvoir par un coup d'État, la chanteuse accueille le changement avec optimisme. Outre ses tournées, elle cherche à développer en Amérique latine une organisation pour lutter contre les préjugés raciaux. Une annexe est ouverte à Buenos Aires, grâce à ses relations avec le couple présidentiel Juan et

Eva Perón. Elle envisage aussi de créer des sections au Salvador, au Guatemala, à Mexico et à Cuba. Elle sollicite une audience auprès de Batista.

Le dictateur la reçoit avec mépris. Ses amis de la mafia et du FBI lui ont dit de se méfier de la chanteuse. La population cubaine, elle, continue à la vénérer. Sa camériste, Ginette Renaudin, surnommée « Bouclette » par la chanteuse à cause de ses cheveux frisés, raconte : « Joséphine se produisait dans un cinéma, en plein air, sous les palmiers, et même trois fois par jour. Elle triomphait encore au Tropicana, dans ses grandes robes en lamé noir ou blanc, seule cette fois sans les danseuses cubaines à poil et à plumes qui enchantaient le public avec les fameux *globitos*, l'art de faire tourner leurs seins sans bouger leur corps. Partout, les Cubains l'acclamaient. On fonda même un club d'*aficionados*. » Or, parmi ces inconditionnels figurent les clandestins de la lutte anti-Batista, qui encouragent les spectateurs à venir

CUBA VINTAGE

Image d'une rue de Holguin, dans le sud-est de l'île, dans les années 1980.

toujours plus nombreux. Et toujours, Joséphine termine le spectacle avec sa chanson fétiche : *J'ai deux amours*.

La situation dégénère lors d'une nouvelle visite à La Havane, le 13 février 1953. Il s'en faut de peu que la mafia – donc de Batista – ne l'empêche de chanter. Un soir qu'elle monte en scène, une manifestation étudiante déferle sur le Malecón. Elle est violemment réprimée par la police de Batista. Au cours d'échauffourées, Rubén Batista Rubio est tabassé : il est le premier étudiant tué dans la lutte contre la dictature. Ses camarades déposent sa dépouille dans le grand amphithéâtre de l'université. L'apprenant, Joséphine Baker s'y rend après son spectacle et participe à la veillée funèbre avec les jeunes Cubains. Le lendemain, Fidel Castro, lui-même étudiant, prend la tête d'une procession de plusieurs dizaines de milliers de manifestants pour accompagner le cercueil jusqu'au cimetière. À en croire la légende, Joséphine offrira ensuite les bénéfices d'un de ses concerts au parti socialiste populaire, le mouvement des frères Castro.

Son engagement ne passe pas inaperçu : le 18 février, Joséphine Baker est arrêtée par le service de renseignement militaire cubain. Elle n'est pas torturée, comme c'est l'usage, mais rudement soumise à la question. L'ancienne résistante est relâchée le lendemain après l'intervention des diplomates français. Elle a nié jusqu'au bout être communiste – ce qui est exact, même si une fiche du FBI attire l'attention sur sa prestation pendant le Front populaire à la fête du parti socialiste de l'époque et une tournée en URSS la même année 1936. Le même document signale qu'en 1947, elle a chanté lors d'un meeting du RPF avant un discours du général de Gaulle... Libre mais marquée, Joséphine Baker achève sa tournée cubaine de février 1953 au Teatro Campoamor en interprétant *J'ai deux amours* en anglais, *Down in Cuba Town* et *Esto es Felicidad*. Elle quitte l'île en jurant de ne plus y revenir tant que Batista sera au pouvoir. Elle tiendra parole.

LA STAR DE LA TRICONTINENTALE

La voici donc, dans les derniers jours de 1965, de retour à La Havane après une si longue absence. Elle débarque accompagnée d'écrivains comme l'Italien Alberto Moravia ou le Péruvien Mario Vargas Llosa, arrivant de Madrid via Gander, escale glaciale de Terre-Neuve. Cela surprend encore, mais Fidel Castro – d'origine galicienne comme le général Franco – entretient des relations diplomatiques avec l'Espagne. Voilà pourquoi Joséphine Baker a utilisé la seule ligne aérienne d'Europe de l'Ouest qui permette de rallier Cuba. C'est aussi pourquoi les services secrets cubains ne disent rien quand ils la savent accompagnée d'une amie, Rita Puig, fonctionnaire à l'ambassade d'Espagne à Paris... Ils n'en pensent pas moins.

En fait, l'amitié entre les deux femmes tient à ce que, à la fin des années 1940, l'Espagnole a appris à Joséphine Baker à chanter dans la langue de Cervantès en l'accompagnant au piano, ce qui lui a permis de faire un tabac en Amérique latine. De plus, le fils de Rita, Francisco, possède une voix en or et Joséphine a tenté de le lancer dans la chanson : sous le pseudonyme de José Francis, le jeune homme a remporté le premier prix au Festival de Benidorm en 1961 avec *Emanonada*. Joséphine a récupéré ce succès, devenu sa chanson fétiche en

langue espagnole. À Cuba, on espère l'entendre l'interpréter au moins autant que *J'ai deux amours*.

Peu après leur arrivée, les deux femmes se sont installées dans la chambre 731 du Habana Libre, hôtel de vingt-cinq étages où sont logés les délégués révolutionnaires et où se tien-

« Pendant la conférence, ON VA ESSAYER DE VOUS ASSASSINER. »

Joséphine Baker

(avertissant Fidel Castro en 1965)

dront les conférences de la Tricontinentale. Joséphine Baker rencontre Gabriel Molina, journaliste du quotidien *Granma* (qui va relater les activités débordantes de la Joséfina pendant deux semaines). Il l'interviewe en ces termes :

« Ce n'est pas votre première fois à Cuba ?

– Non, je suis venue une première fois il y a plusieurs décennies. Mais j'ai eu des problèmes. Une fois, on a refusé de me laisser prendre ma chambre d'hôtel à cause de ma couleur de peau. C'est passé, n'en parlons plus.

– Joséphine, pourquoi êtes-vous ici ?

– Pour la conférence tricontinentale, pardieu !

– Mais comment s'est faite cette invitation à Cuba ?

– Je voulais venir à Cuba. J'aimais déjà le peuple cubain. Cuba m'intéresse beaucoup. Je voulais voir de mes yeux la révolution cubaine. Vous m'excuserez, mais en général, je ne crois pas à ce que racontent les journalistes. Je n'ai pas d'idée préconçue mais je pense qu'ici, on travaille pour le progrès de l'humanité. Je ne suis pas militante d'un parti politique. Mais je crois quand même qu'il faut se battre pour améliorer le sort de l'humanité.

– Vous avez chanté récemment en Afrique, vous allez chanter ici ?

– Naturellement, j'ai chanté en Guinée et dans d'autres pays et je veux comparer la réaction des jeunes d'ici, de leurs parents, de leurs grands-parents quand je chanterai en français, en anglais, en espagnol... Voyez-vous, la Tricontinentale, c'est formidable avec ces gens de tous les pays, toutes les langues, toutes les couleurs. C'est une chance inouïe d'avoir un public pareil. Toute la race humaine réunie en une seule famille.

– Comme les enfants de treize nationalités que vous avez adoptés ?

– C'est la même chose. C'est un symbole fort qui prouve qu'on peut faire face aux problèmes en étant unis, comme frères et sœurs. C'est un idéal difficile mais enthousiasmant. Mon objectif serait de fonder une ville avec des enfants de toutes les nationalités. »

DES BONS
sur l'iPad



DE LUTHER KING À DE GAULLE

(1) Josephine Baker dans la Revue nègre au Théâtre des Champs-Élysées en 1925. (2) Lors d'un meeting de ce qui deviendra la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra) au palais de la Mutualité. (3) En 1963, au moment de la marche vers Washington pour le travail et la liberté, où Martin Luther King prononce son discours « I Have a Dream ». (4) En 1968, elle défile en tête du cortège gaulliste, place du Trocadéro.





PRIMERA CONFERENCIA DE SOLIDARIDAD DE LOS PUEBLOS DE AFRICA · ASIA · AMERICA LATINA ·



HASTA LA VICTORIA

(1) En janvier 1966, Fidel Castro reçoit à La Havane les dirigeants de 82 pays du Tiers-Monde pour la conférence tricontinentale.

(2) Josephine Baker engagée en Afrique du Nord pendant la Seconde Guerre mondiale. (3) En 1957, Castro met en scène la geste héroïque des barbudos pour les besoins d'un reportage de CBS, *Les Rebelles de la Sierra Maestra*. (4) Affiche publicitaire pour le château des Milandes en Dordogne, où Josephine Baker hébergeait ses enfants.





» Les miens comprennent bien mon idéal de liberté et de progrès. »

Avant que Joséphine Baker n'assiste à de nombreuses célébrations, elle rencontre naturellement Fidel Castro. Rencontre à huis clos au cours de laquelle elle le prévient d'une terrible menace : « Pendant la conférence de la Tricontinentale, on va essayer de vous assassiner ! »

ACCLAMÉE PLACE DE LA RÉVOLUTION

D'où tient-elle cette information ? Des services du général de Gaulle, pour lequel elle a été agent secret en Afrique du Nord pendant la Deuxième Guerre mondiale ? De ses amis argentins proches de Perón (désormais en exil en Espagne) ? De son mari, Jo Bouillon, chef d'orchestre et compositeur français, qui vit à Buenos Aires ? Quoi qu'il en soit, durant le mois de janvier 1966, à La Havane, le contre-espionnage cubain démantèle trois réseaux et déjoue plusieurs attentats, dont une tentative de tir à la mitrailleuse contre les délégués entourant Castro lors d'un dîner de gala sur la place de la vieille cathédrale. Ce jour-là, quand Joséphine rentre au Habana Libre, on lui indique qu'elle doit déménager. On l'installe avec Rita au 24^e étage, non loin des chambres du futur écrivain français Régis Debray et de sa compagne vénézuélienne Elisabeth Burgos. Les

délégués logés au sommet de l'hôtel sont les plus chers au cœur de Fidel – lui-même réside depuis la révolution dans une suite présidentielle (qu'il utilise peu pour des raisons de sécurité). Mais Rita Puig est soupçonneuse. Quand Joséphine Baker lui demande pourquoi on les a changées d'étage, l'Espagnole fait signe à son amie de se taire et d'enfiler un peignoir, puis l'entraîne sur la terrasse d'où l'on contemple la baie de La Havane et chuchote à son oreille : « Ils se sont certainement aperçus que les micros placés dans les premières chambres ne fonctionnaient pas... »

« Ma chérie, j'aurais dû y penser avant », répond la diva en sautant à son cou.

Ces micros n'ont d'ailleurs pas d'importance, car elle ne tarit pas d'éloges à l'égard de Castro. C'est l'une des raisons de la brouille qui va séparer les deux femmes. Pendant les deux semaines qui suivent, Baker conjugue chanson et politique. Elle chante au siège la délégation nord-vietnamienne et rappelle qu'elle a refusé de tourner un film aux États-Unis pour protester contre la guerre au Vietnam. Lorsque la Vénus d'ébène est acclamée sur la place de la Révolution, le 2 janvier, Castro fait une grande déclaration en l'honneur de la Tricontinentale et critique les Chinois qui, à son avis, n'aident pas assez Cuba... Quelques jours après, c'est au tour des

LA « TRIBU ARC-EN-CIEL »

Joséphine Baker héberge et protège dans son château des Milandes treize enfants de toutes les couleurs qu'elle a adoptés.

Soviétiques de recevoir une volée de bois vert. Entre deux réunions, le Lider Máximo va écouter Joséphine Baker au Teatro García Lorca. Cinquante musiciens ont été mis à sa disposition. La chanteuse préfère s'en tenir à un petit orchestre. Le succès est considérable. Dans la soirée du 10 janvier 1966, son récital est retransmis en direct dans toute l'île par la télévision CMQ-TV, ancienne filiale de la NBC américaine nationalisée. Joséphine Baker est alors la vraie star de la Tricontinentale. Le quotidien *Granma* écrit : « Aujourd'hui dans Cuba révolutionnaire, Joséphine a pu manifester son art et elle aspire, en véritable artiste qu'elle est, à le présenter aux travailleurs cubains où que ceux-ci se trouvent. À la fin du spectacle, de jeunes paysannes lui offrirent un portrait de Fidel qu'elle reçut avec émotion. Cette séance fut une fois encore transmise par télévision à tout le peuple de Cuba. »

Le 15 janvier, la conférence s'achève au théâtre Chaplin par un discours fleuve de Castro. Baker y assiste. Comme tous les délégués, elle l'entend expliquer l'absence de Che Guevara : s'il n'a pu être à la conférence, dit Fidel, c'est qu'il s'est engagé sur un autre front. Bientôt, les militants présents vont eux aussi regagner leurs champs de bataille respectifs sur les trois continents du Tiers-Monde. Beaucoup par des moyens clandestins, pour jouer les tentatives de la CIA de les interpellier ou de les liquider... Avant le départ de l'artiste, Castro insiste pour qu'elle se rende à la base des Cochons afin de comprendre sur place comment la révolution repoussa les assauts des « impérialistes yankees », quatre ans auparavant. Elle s'y rend sous les flashes des photographes. L'image fait la une de la presse cubaine. « Je suis heureuse d'avoir été le témoin du premier grand échec de l'impérialisme américain ! » lance-t-elle avec aplomb.

La Josefina fait ses adieux à la scène cubaine le 23 janvier 1966 au cours d'un ultime récital triomphal au théâtre Amedeo Roklan. Ce n'est en fait qu'un au revoir : sur la plage où les *barbudos* ont naguère estourbi les mercenaires de la CIA, elle annonce joyeusement qu'elle reviendra en juillet car Fidel l'a invitée – cette fois pour prendre des vacances – avec ses treize enfants adoptés. Elle précise qu'elle repartira pour la France le 29 janvier, aussitôt après avoir terminé l'enregistrement d'un disque avec l'orchestre du Teatro Musical de La Habana, sous la direction de son vieux compère Tony Taño, le trompettiste et chef d'orchestre qu'elle avait rencontré au temps de Batista. On y retrouve les chansons qui ont fait le succès de sa tournée pendant toute la Tricontinentale : *Esto es Felicidad*, *Quando Quando*, *Enamorada*, ainsi qu'une chanson en français sur ses enfants des Milandes, *Dans mon village*, et même, ce qui n'a pas forcément plu à la délégation palestinienne, une chanson en hébreu, *Hava Nagila* (« Réjouissons-nous ! »)

LES CADEAUX DE CASTRO

Joséphine Baker a hâte de retrouver ses enfants et surtout de se reposer car elle ne se sent pas si bien que le rapporte la presse. Ses proches le savent : elle est sujette depuis la guerre à une maladie de l'intestin qui lui provoque des crises affreusement douloureuses. On rapporte qu'un jour, alors qu'elle était montée sur un camion pour chanter devant des paysans

cubains, elle a défailli. Dès son retour à Paris, elle est hospitalisée. Malgré leur brouille, Rita Puig se rend à son chevet et dira plus tard : « Elle fut de nouveau opérée à l'hôpital américain de Neuilly, et on lui plaça l'intestin à l'envers. Sans cela elle serait morte ! Elle souffrait le martyr et je ne comptais plus les heures passées à lui frotter le dos ; ça la soulageait. Je m'occupais aussi de recevoir la presse. Je me souviendrai toujours de l'expression de son visage lorsqu'elle découvrit les fleurs envoyées par le général de Gaulle. La gerbe était si fournie et encombrante qu'elle ne passait pas par la porte de la chambre. »

« Je suis heureuse d'avoir été le témoin du premier grand échec de L'IMPÉRIALISME AMÉRICAIN ! »

Six mois passent. Quand elle revient à Cuba à l'été, les maux qui la frappent sont déjà loin. Elle séjourne avec ses enfants dans une superbe maison de la station balnéaire de Varadero. Ils sont traités comme des petits princes et apprécient les virées à travers l'île en voiture blindée, avec gardes de sécurité. Le temps file et la chanteuse s'impatiente de revoir Fidel Castro – celui-ci passe en effet le plus clair de son temps à préparer en secret le départ du Che pour la Bolivie. Ce n'est que la veille du départ de la « tribu arc-en-ciel » qu'arrive à Varadero un cortège de véhicules d'où sautent des *barbudos* armés jusqu'aux dents. Fidel est parmi eux. Embrassades avec la chère Josefina et les enfants. Les plus petits lui tirent la barbe pour voir si elle est vraie. Chacun se voit offrir une tenue de baseball et un uniforme de milicien vert olive, taillé sur mesure.

Joséphine Baker aussi a droit à son cadeau, après qu'elle a chanté *J'ai deux amours* et *Enamorada* : un brevet de lieutenant dans les Forces armées révolutionnaires. Ainsi, la Vénus d'ébène est désormais deux fois lieutenant : à la demande de Charles de Gaulle, comme espionne de la France libre, puis sur la recommandation de Fidel Castro, peut-être comme « contre-espionne » de Cuba libre, pour l'avoir alerté, lors de la Tricontinentale, du projet d'assassinat fomenté contre lui. Joséphine Baker restera toujours fidèle, en amitié comme en politique.

En octobre 1967, lorsque Che Guevara fut tué à l'instigation de la CIA en Bolivie, elle écrivit une lettre à Castro pour s'associer au deuil des Cubains. De Gaulle n'était pas loin du même sentiment. Il fit secourir en Bolivie Régis Debray, l'agent de liaison du Che capturé par l'armée, et les rescapés de sa colonne, qui furent conduits en France en passant par le Chili et Tahiti avant d'être rapatriés à Cuba. Au printemps 1968, la France s'embrasait et le pouvoir gaulliste vacillait. Joséphine Baker apparut en première ligne lors de la grande manifestation de la « majorité silencieuse » en soutien au général. Somme toute, elle aurait pu chanter : « J'ai deux amis... » en hommage à De Gaulle et à Castro. □